

LA MORT DU CÈDRE

*Celui qu'on appelait le géant invincible,
Le roi, qu'un ciel pour nous fantastique et lointain]
Avait vu l'affronter, sous le regard hautain
Mais superbe toujours d'un soleil inflexible ;*

*Celui qu'on appelait le dieu sombre, insensible
Aux combats répétés du soir et du matin,
Celui qu'on savait calme aux arrêts du destin,
Le cèdre est mort ; la foudre, un jour, l'a pris pour cible.*

*Fier quand même, orqueilleux devant l'humble univers
Qu'il semble mépriser, son front porte encor verts
Ses rameaux, dont un siècle et plus garde l'essence.*

*Tel le génie anguste et marqué par le sort :
Simple dans sa grandeur, nul ne croit à sa mort,
Car le laurier consacre à jamais sa puissance.*

Abel Letalle

Crèvecoeur-le-Grand (France).

LA TOISON D'OR

Sur le bord du Saint-Laurent, à quelques milles de distance de Montréal, vivaient sous un toit de chaume la "Mère Michel" et son petit-fils Emile, devenu l'unique objet de ses complaisances et de ses soins.

Il y a de cela une cinquantaine d'années : c'était à l'époque de 1837.

Le cri d'alarme de la fameuse rébellion avait traversé les campagnes, entraînant à sa suite nombre de cœurs généreux. La maison de la pauvre "Mère Michel" se vida d'un seul coup : le père et le fils partirent pour Saint-Charles, ne laissant à la pauvre chaumière que la vieille grand-mère et son petit-fils, déjà orphelin de mère.

Un soir, la vieille, accablée d'inquiétudes, apprend que son mari et son fils sont devenus victimes des Anglais. Épuisée par la fatigue aussi bien que par les ans, elle tombe sur son lit, demeurant toute la nuit en proie aux tortures de la misère. Le matin arrive et la "Mère Michel" reste toujours inerte sur son grabat. Près d'elle, à genoux, le jeune enfant de huit ans, aux cheveux blonds, baisait les mains de sa grand-mère, et pleurait à chaudes larmes en l'interrogeant :

—Qu'avez-vous donc aujourd'hui, ma bonne grand-mère ? Pourquoi pleurez-vous ?...

—Ah ! mon enfant... nous n'avons plus de pain ce matin... je suis malade... et tu es bien jeune, toi...

Le jeune enfant se lamente et se creuse la tête pour trouver moyen d'avoir quelques sous, qui les sauveraient. Soudain, son front s'épanouit sous le coup d'une inspiration divine.

—Laisse-moi partir, dit-il à sa grand-mère, en l'embrassant bien fort. Je m'en vais, mais dans quelques heures, je t'apporterai du pain.

—Où vas-tu donc, toi aussi, mon enfant ?

—Ne sois pas inquiète, grand-mère : Dieu, qui donne la nourriture aux petits oiseaux, pourrait-il aujourd'hui nous la refuser ? D'ailleurs ne m'as-tu pas appris à dire soir et matin : "Notre Père... donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien" ? Eh bien ! je vais aller le crier bien fort.

Le jeune enfant part, n'ayant personne pour l'accompagner, si ce n'est une troupe de petits anges, frères de l'ange Raphaël qui jadis conduisait le jeune Tobie. Ces derniers n'ont pas été vus, mais comment expliquer son courage autrement ? Qu'il était donc beau le petit bonhomme dans sa misère !...

En haillons, il allait par les sentiers, foulant de ses pieds nus les feuilles séchées tombant devant lui comme autant de rêves évanouis. Le long de son chemin les vieux arbres se tordaient sous le souffle puissant des vents d'équinoxe d'automne. La tourmente vagabonde se promenait de cime en cime arrachant des lamentations aux chênes, et à cet arbrisseau des soupirs oh !... si gros !...

Il allait toujours, après s'être reposé sur quelque

pierre moussue, les épaules demi-nues protégées par sa longue chevelure, tendant la main aux passants pour sa grand-mère mourante. Qui n'aurait pas eu pitié de ces grands yeux d'azur obscurcis par les pleurs ?

—Donnez, donnez, disait-il, c'est pour grand-mère mourante ; un sou, s'il vous plaît, Dieu vous en rendra dix.

Poursuivant son chemin, il rencontre non pas un archange, mais un gueux d'Anglais ; c'était un fier cavalier porteur d'un message aux troupes du gouverneur stationnées à Saint-Charles. Le petit pauvre du bon Dieu lui demande un sou pour grand-mère mourante.

—Vous ne voulez pas ? dit l'enfant, en le voyant hésiter.

—Oui, je le veux bien, mais... mais que me donneras-tu en retour, moucheron ?

—Je prierai Jésus pour vous, tiens.

—Comment, dit l'Anglais d'un ton narquois, que vas-tu lui dire à ton Jésus ?

—Qu'il vous conserve la vie durant la bataille de là-bas à Saint-Charles.

—Tiens, continue l'insulteur, tiens moucheron voici trois schellings, donne-moi ta chevelure et tu les auras pour sauver ta grand-mère ; cela vaudra mieux que tes prières.

—J'y consens, dit le petit pauvre avec un transport de joie, descendez de votre cheval ; elle est à vous.

Le soldat descend, tire son épée et d'un coup de lame tranche non pas la tête mais la chevelure d'or du chérubin pesant trois schellings dans la balance anglaise. Remontant sur son coursier, l'Anglais repart au galop tout fier de sa riche conquête. L'infâme ! il a scalpé un enfant de huit ans, il s'en réjouit ! oh le lâche !

A brebis tondue Dieu mesure le vent. Aussi, la bise retient son haleine par pitié pour ce pauvre agnellet, et le soleil de ses rayons les plus purs réchauffe son corps endolori.

Emile, d'un pas alerte, gagne le village pour y acheter un gros pain et une bouteille de vin. Puis, tout joyeux, s'empresse vers son gîte enfumé et cela sans encombre aucune. Il entre et se jette dans les bras de sa vieille grand-mère en lui disant :

—J'ai du pain et du vin pour toi.

—Où donc as-tu pris cela, mon enfant ? Va reporter ce pain ; ce n'est pas à nous.

—Eh ! oui, grand-mère c'est à nous..., tu sais bien mes longs cheveux blonds que tu appelais ma toison d'or, eh ! bien, je les ai vendus pour de l'or pur que je t'apporte.

—Que le bon Dieu te bénisse, mon enfant ! dit la pauvre vieille en pleurant.

Bon sang ne ment jamais.

JACQUOT.

L'ANGE GARDIEN

A mon cher petit Georges

I

A l'instant même où le souffle de Dieu, s'abaissant jusqu'à notre sphère, fit avec du limon le vase fragile que nous sommes, un gentil chérubin prenait son essor vers nos landes malheureuses, envoyé céleste commis à la garde de biens si grands tombés du paradis.

Le Très-haut, dans sa munificence, avait laissé rejaillir ici-bas quelque chose comme une étincelle de sa gloire, de sa divine splendeur ; c'était auprès de ce feu sacré, emprisonné sous une frêle enveloppe et, à si juste titre, appelé par le poète "un Dieu déchu se souvenant des cieux" que devaient s'exercer les fonctions de l'angélique personnage.

"Va ! lui avait ordonné Celui dont la volonté seule a imprimé le mouvement à tous les mondes.

"Cette flamme sainte, veille avec soin à ce qu'elle ne s'éteigne jamais ; si elle allait se ternir... disparaître... Oh ! viens tout de suite la rallumer au flambeau de la grâce.

"La branche de lis que je place dans une main humaine, t'avertira de l'état de l'âme qui est sous

ton égide : les lis conservent-ils l'éclat de leur pureté ? l'âme rayonne de pureté ; les vois-tu se flétrir ? pauvre âme ! elle aura été éclaboussée par la fange du mal.

"Va ! sois exact à remplir tes devoirs ; avec force, courage, soutiens mon étendard : le jour, jour de triomphe celui-là, où tu reviendras te reposer dans la suprême béatitude, est déjà écrit dans les registres du ciel."

Il disait, et, prompt à exécuter ses ordres, l'ange s'était envolé vers l'au delà... l'inconnu.

La nuit, sur l'immensité des mers, sur l'humble ruisseau où s'abreuve l'abeille fugitive, sur les steppes sablonneuses comme sur les prés aux teintes si fraîches, si pittoresques, avait fait retomber un coin de son voile, lorsque le roi de la créature — qui allait s'endormir pour la première fois à côté de lui sur la mousse, lit primitif qu'il avait adopté, crut entendre un léger, léger frôlement. C'était l'ange gardien qui venait de franchir l'espace qui sépare la créature du Créateur.

II

Depuis ce temps-là, petit Georges, bien des anges ont abandonné les cieux pour les habitations des hommes, bien des anges aussi, de la terre avec leur trésor, sont remonté là-haut.

De tous ceux qui composent ces myriades déversées par les cieux sur notre globe, il n'en est que deux que je connaisse : le mien, celui qui me dirige, me protège et un autre que, sans doute, tu affectionnes beaucoup.

*Au jour de ta naissance, un ange du Seigneur
A couvert ton berceau de l'ombre de ses ailes
Enfant, et, descendu des sphères éternelles
Il veut, divin ami, te conduire au bonheur.*

Le voici, cet autre que je connais, que j'aime parce que tu l'aimes toi-même, parce qu'il te rend le centuple en amour, en tendresses de toutes sortes.

As-tu déjà mesuré l'étendue de la gratitude que tu dois avoir pour ce guide si dévoué ?

Ton âme encore si pieuse, l'entretiens-tu souvent de ce qu'il a fait, de ce qu'il fait sans cesse pour toi ? Quitter une gloire, des plaisirs à nous incompréhensibles ! venir sur une terre ingrate ! et cela ?... Pour Georges.

*L'Envoyé du Très Haut à tes côtés demeure
Et te voyant marcher dans un sentier béni
Tressaille des transports d'un amour infini.
Mais si ton pas s'égare il se détourne et pleure.*

*Il t'entoure en secret de ses bras innocents
Et juge sa tendresse assez récompensée,
Quand, pareille aux parfums des flammes de l'encens,
S'exhale de ton âme une bonne pensée.*

Le soir quand tu as gagné l'alcôve où t'invite à dormir une couche moelleuse, c'est lui qui d'un baiser vient clore ta paupière, lui qui vient te faire bégayer une dernière prière au bon Dieu.

Tu t'endors et il veille... veille toujours.

As-tu été bien sage : l'ange, tandis que tu t'enivres du doux parfum des rêves, d'une voix discrète appelle à ton chevet les anges du ciel ; et, écartant les boucles de cheveux qui flottent sur ton front : "Venez, venez tous."

Et les esprits célestes de s'écrier : Qu'il est beau Qu'il est pur !

Si, au contraire, tu as négligé ta conduite, si tu as eu à encourir quelque reproche, une profonde angoisse fait gémir son âme.

"Chérubins, glorieux esprits autour du trône de Dieu, dit-il, priez, oh ! priez pour Georges afin qu'il ne se détourne pas du droit sentier."

Enfant, fais donc qu'il ne pleure jamais, ce fidèle gardien : les larmes d'un ange, d'un de ces êtres qui ont été faits pour le bonheur et qui n'ont pas su mériter le courroux du Souverain Juge, sont trop... ah : oui !... sont trop douloureuses. Va marche confiant sous sa garde, porte toujours à la main ce lis, symbole d'innocence : l'exil est court ici-bas ; bientôt encore le souffle de Dieu agira sur ta personne.